

Parler de ce qu'il ne faut pas :

Auto-censure, mode d'emploi

(Le deuil, le secret, la littérature)

C'était il y a longtemps, sans doute est-ce pourquoi je peux aujourd'hui en parler.

Le temps qui passe lève les interdictions, dissout les secrets et brise les tabous. A lire cinquante ans après ma mort, décrètent certains diaristes, entourant leurs récits du ruban blanc, du cachet de cire rouge de l'interdit. Les archives ne s'ouvrent pas du jour au lendemain. Mais tout finit toujours par se savoir.

L'autocensure, comme la censure, serait, notons-le d'emblée, à l'échelle ridicule de nos petites vies, une question de temps. Souvent, il suffit d'attendre.

Nous marchions donc dans les jardins du Luxembourg, des nuages d'Avril filaient sur un ciel un peu vert, les narcisses avaient envahi la pelouse anglaise qui ondule devant les poiriers passe-crassane, et les pommiers Calville de Gravenstein.

Je tenais le bras de mon grand-père, Max Baruch.

Nous parlions de mon avenir.

(Je parlerais bien de lui, de ses yeux plissés par l'attention, de sa discrétion, de son père, un chef de gare nerveux, un sourcier reconnu, juif pratiquant, et médium, je parlerais bien des calissons que je lui apportais rituellement, de ses petits amies secrètes, de sa canne dérisoire avec laquelle les enfants aimaient jouer, de nos discussions littéraires. Mais ce n'est pas le sujet, je m'autocensure ici par respect des consignes, le sujet c'est peut-on tout dire, doit-on tout dire, tout cafter ?)

La littérature disait Marcel Proust ce sont des ragots sublimés. Notez ces deux mots. Les deux importent. Un concierge se cache (mal) en chacun de nous. Ses charentaises dépassent.

Ragot est un mot d'origine inconnue, qui signifie bas bruit, cancan sans intérêt. Petite rumeur de mauvais aloi. Ce qu'ils disent ou rien. C'est pourtant de cela que nous partons pour écrire. Le ragot. Mais sublimé. Et tout est là. Des charentaises, mais ailées.

Il va donc de soi que l'écrivain est un espion tapi au milieu des siens. Il trahit, c'est son caractère. Il persévère dans son être. Tel le scorpion, monté sur le dos glissant de la crédule grenouille, qui la pique et la tue au milieu de la rivière. Obligation de dire. Faire de sa vie la matière de son œuvre. Comme le peintre qui, son carnet d'esquisses à la main, attrape au vol une grimace, une démarche,

la courbe d'une joue, un regard, une ligne de crête, un coucher de soleil. Le dessinateur s'entraîne sans cesse. L'écrivain aussi.

Il s'entraîne à mettre en mots, en phrases, sans clichés, sans redites, les espoirs brisés, les amours trahies, les ironies du sort, les amitiés trompeuses, les ambitions ridicules, les appétits sordides, la fatigue de vivre, et les désillusions, ce qui fait rire et ce qui fait pleurer, il tente de dire d'une manière neuve que le roi est nu et que la reine aussi .

Que faudrait-il alors cacher à vos yeux et à vos oreilles de lecteurs ? L'amour la mort la politique, la laideur des sentiments, les poils pubiens, les pulsions scatologiques, les petits gestes ordinaires et sadiques, la méchanceté de mes sœurs, mes cent sœurs, ou simplement ce que nos existences recèlent de trop ennuyeux ?

Pas de réponse à l'horizon, retournons au milieu des narcisses, qui donnent la migraine disait Cocteau, écouter Max Baruch. (et moi-même, moi-même il y a longtemps)

-Je serai écrivain dis-je, tu le sais bien, tout le monde le sait.

Ou plutôt , j'écrirai des livres, car c'est cela qui compte, ce que l'on fait.

-C'est impossible, répondit-il doucement. Tu ne peux pas.

J'arrachai quelques narcisses de la pelouse. (symbole éclatant de lutte à petite échelle contre un mal éternel et contemporain)

-Tu verras, dis-je, en écrasant avec rage les pétales blancs. Je le ferai.

Et pourquoi ne le ferai-je pas ? Ne m'as-tu pas toujours encouragée à écrire des poèmes, à tenir mon journal, à lire tout ce qui tombe sous ma main, à recopier des phrases de Yeats, de Rilke, de Blaise Pascal, de Michel de Montaigne, à décrire tout ce qui m'arrivait, au collège, au lycée, ou en colonie de vacances. C'est de ta faute, si désormais je ne peux rien faire d'autre qu'écrire. J'ai pris le pli.

J'étais indignée. Mon grand-père, Max Baruch, était mon seul allié sur cette terre jusqu'à cet instant et voici que j'étais seule, dorénavant, sans le moindre soutien.

Je m'interrogeai sur ses raisons.

Était-ce parce que les écrivains ont le cœur dur, et sec comme le prouvent régulièrement les amis écrivains de ma mère? (Et comme pourront le constater ceux qui liront Une année avec mon père. J'hésite, d'ailleurs,- et c'est à nouveau un mécanisme typique d'autocensure, que nous nommerons simplement élégance, ou politesse-, à couper cette proposition autopromotionnelle. Je la laisse, renonçant donc du même coup à la délicatesse et à l'autocensure, serions- nous en plein dans notre sujet)

Ou est-ce à cause de ces dépressions qui menacent les artistes. Je me souviens du château du Rondon, une sorte de sanatorium de la société des auteurs (SACD), où nous rendions visite à ma mère. Des écrivains y erraient le regard morne, en robe de chambre, dans des allées de gravier. Sans doute à force de vider leur sac, de médire de leurs semblables, de regarder Méduse en face, les écrivains deviennent-ils tout creux, aplatis, déprimés. Il est à craindre que tout dire ne rende dingy.

Tu ne peux pas devenir un grand écrivain, dit-il en rigolant un peu, car on ne saurait être une femme mariée et écrire. Et je préfère que tu sois heureuse et mariée. Parce que je t'aime.

On ne peut souhaiter à quelqu'un que l'on aime, et qui se trouve être votre propre petite fille, de devenir une comédienne ou une femme de lettres. (il voulait à peu près dire une pute, j'avais compris)

Et il donna un coup de canne à une pie qui avait osé s'approcher d'un peu près de nos chaises longues en métal vert pour voler un petit morceau de spéculos.

Si tu écris, dit-il, il arrivera forcément un jour où tu diras du mal de ton mari, un jour où tu feras honte à tes enfants en exhibant des sentiments qui ne conviennent pas à une mère, (et les enfants préfèrent de loin que l'on n'entende pas trop parler de leur mère, nulle part et en aucun lieu,)

un jour où, par souci de gloire, tu voudras séduire des puissants, et le pire, tu y parviendras, un jour tu trahiras des secrets, des moments privés, tu violeras la vie intime de tes proches. Ecrivain, ou jouant, montant sur les scènes, les plateaux de la télévision, apparaissant sur les écrans, tu ne seras plus ni décente, ni timide, alors ils s'empareront de toi, te réduiront en miettes, tu seras traînée dans la boue par les cheveux. Et j'en aurai de la peine, tu peux l'imaginer.

Tu me fais songer à une chanson, dis-je. Une chanson d'Aristide Bruant. Où as-tu mis mon verre d'absinthe que je me mette dans l'ambiance ? Tu me fais penser à un tableau de Toulouse-Lautrec, tu es un vieux réactionnaire dis-je. Il sourit aimablement, c'est vrai. Jure-moi de ne pas écrire de livre sur moi.

Je décidai de tenir compte du sage avis de Max Baruch.

Je me mariaï. Enfin, c'est tout comme.

Deux enfants naquïrent et grandïrent.

Le temps passa au galop, comme il fait.

J'écrivis un tas de livres, où ma vie intime jouait un rôle essentiel, parce que je suis une femme, probablement, parce que c'est ce qui vient sous mon pinceau comme disait Wylan Auden. Ou, comme l'écrit Virginia Woolf, parce qu' il faut faire en sorte que tout, et jusqu'à la matière de sa propre vie, devienne la matière d'une illusion à décrire, d'une désillusion à analyser.

Je suis en outre irrésistiblement attirée par tous les plats où mettre les pieds. En littérature, la colère est bonne conseillère, je n'ai jamais cessé d'être en colère. J'adore écrire ce qu'il ne faut pas, dire les choses qui sont derrière les choses, ouvrir la porte interdite qui mène aux coulisses, ricaner sottement devant les mensonges utiles des gens comme il faut. Le tissu social de la bienséance et des conventions me serre la gorge comme les écharpes qu'on est obligés de mettre quand il fait froid.

J'ai été une enfant trop bien élevée. Si je ne crache pas le morceau, je meurs. Quand les choses sont dites, l'étau alors se desserre. J'aime marcher sur les pelouses interdites, prendre le métro sans payer, et écrire des histoires qui dérangent. Car pourquoi écrire si cela ne dérange rien ni personne ? Il me semble enfin, pour être plus sérieuse, que les mots sont les armes de la pensée libre, et qu'il faut s'en servir. (sinon ils rouillent, sinon elle meurt.)

Le silence, le règlement, la censure sont les principaux moyens de l'oppression politique, familiale, économique.

Je m'efforçai pourtant de crypter mes histoires, pour ne faire de mal à personne, ne pas faire de mal à une mouche, comme dans le magnifique récit de Marguerite Duras. (déranger et faire du mal sont

deux choses distinctes). Je m'efforçai de ne fâcher ni mes parents, ni mes sœurs, ni mes filles, ni mes amis, ni mes camarades de lutte, ni le reste de ma famille, ni personne en vérité. Je masquai les noms, combinai les destins, j'omis de citer diverses informations calomnieuses. Je fis ce qu'on appelle couramment romancer. Je romançai.

L'autocensure s'incarnait : pas de méchancetés, ou point trop, pas de désordre, pensè-je. Du caviardage, des ellipses, de la discrétion romanesque. Des déplacements, de la tambouille, un miroir en biseau le long des chemins creux de nos vies.

Dès le premier livre, je me fâchai avec mes deux sœurs, et avec tous mes amis.

Je quittai mon mari au deuxième.

Je me fis toute petite au troisième qui s'intitulait d'ailleurs Petite. Pour ce livre, j'avais trouvé une solution au problème de l'autocensure, puisque nous y sommes, je ne parlais plus que de moi. (et d'un ou deux médecins lamentables).

Un peu aussi de mes parents, que je traitais assez mal, sous leurs faux noms et leurs faux nez, et qui ne firent jamais la moindre réflexion.

Puis il y eut d'autres livres, je romançais. Le chagrin et les pertes étaient là, intacts, mais transformés. Ainsi dans Week-end de chasse à la mère.

Un élixir disait Eudora Welty, faites de votre vie un élixir.

Et puis un jour, bien plus tard, ma mère mourut.

Je constatai avec effroi que je ne pouvais plus écrire de fiction, pour le moment. Le deuil m'avait envahie. La mort et son cortège. La mort qui dit, la faux à la main, ici on ne raconte pas d'histoires !

Quatorze mois plus tard, mon père renonça au combat qu'il menait contre la dite camarade.

J'écrivis un livre de colère et d'amour. Un kaddish de fille. Un récit.

La question de l'autocensure se posa.

Je noircissais des pages, fébrile et déterminée. Je coupais des pages, par respect, autant de moi, et des miens.

L'autocensure, si on peut la nommer ainsi, et j'accepte de le faire, peut aussi être une règle esthétique, un fil tendu de funambule, au dessus du gouffre de l'obscène, et des laideurs inutiles à immortaliser. La pudeur n'est pas un empêchement à dire, elle oblige à trouver comment dire autrement.

Et c'est une forme de combat contre les complaisances contemporaines pour le tout montrer.

J'écrivis des scènes. Parfois brutales. J'attrapai la vie. Je n'ai pas tout dit. Ce qu'on ne dit pas donne de la force aussi.

Evidemment me dit Olivier qui regarde sur mon épaule, tu devrais donner des exemples, des exemples de ces choses que tu n'as pas voulu raconter.

Je voudrais bien, dis-je, mais le texte est déjà beaucoup trop long.

Auto-censure encore et toujours.

L'écriture est un effort pour s'approcher de la ligne frontière que le secret le plus intime trace autour de lui, et la violer équivaut à une autodestruction.

Mais l'écriture est également une tentative pour que cette ligne frontière ne concerne que le secret le plus intime, tous les autres secrets n'étant souvent que des embarras qu'il faut libérer du verdict de l'inexprimable.

Si j'ai le temps, oui, ou dans le feu de la discussion, concédai-je, je donnerai de ces exemples répugnants.

Merci...

Geneviève Brisac

La pétrification.

Loth et Orphée.

Le sublime et la sublimation

Ce que l'on ne peut pas dire

Difficile de t'aider tant c'est vaste. Du point de vue de l'appareil à penser, la censure n'existe que sous la forme d'autocensure. Autocensure est un pléonasme, si tu préfères. La censure (= donc autocensure) est permanente, elle s'interpose entre l'inconscient et la conscience et agit comme un censeur politique qui doit rectifier des articles de journaux : en caviardant, en mettant des blancs, en coupant les liens signifiants, en omettant, etc. Parfois il est plus subtil, déforme, déguise, attire l'attention à côté. Le journal Le Monde vit dans une autocensure impressionnante, en remplaçant une pensée des problèmes politiques par des informations

anecdotiques comme on en trouve dans le Nouvel Obs. D'ailleurs je me suis désabonné. Mais on ne peut pas se désabonner de soi